

LE

## CHATEAU DE CARILLAN

NOUVELLE.

Dôle, 21 janvier 1855.

MON CHER AMI,

Tu veûx que, resserrant les liens de l'amitié qui nous unissait au collège, je reprenne avec toi ces excellentes relations que mon départ de France a seul interrompues, et tu me demandes, tout naturellement, de te mettre au courant de tout ce qui m'est arrivé depuis cinq grandes années que nous ne nous sommes vus,

Seule, la dernière partie de mon histoire, pendant ces cinq ans, méritera de l'intéresser, car c'est la seule sur laquelle je reporte moi-même les yeux avec un vrai plaisir. Je m'attacherai donc à te conter, pour ainsi dire exclusivement, les petits événements de cette période; le reste étant la vie insensible et froide de tout le monde, dont les détails peuvent bien facilement se suppléer.

A dater de mon retour en France, il y a plus d'un an, je suis redevenu Français et sage; j'ai cessé de vivre exclusivement pour l'industrie et surtout pour la dissipation. J'ai commencé une nouvelle vie dont la douceur et le contentement m'ont fait oublier le vide, le ridicule de ma première existence. C'est cette nouvelle vie, dont un sourire a décidé

que je juge seule digne de moi, et par conséquent de l'être racontée en détail.

Bon nombre des circonstances de cette histoire se lient si intimement avec celle d'un autre, et tu la trouveras si attachante par suite de l'intérêt que tu portes à ma famille, que ce récit est moins celui de mon existence propre que le résumé d'incidents d'un haut intérêt pour tous les miens, sorte d'étude à deux faces, de roman à deux intrigues, dont je fais l'essai pour que tu penses à nous et que surtout tu nous imites.

Commençons maintenant par le commencement.

Tu sais que mon père est à la tête d'une importante filature, à la direction de laquelle j'ai été destiné au moins dès ma naissance. Pour me mettre à la hauteur de ce mandat, dont l'exécution devait, dans la pensée de mon père, remplir toute ma vie, certaines études professionnelles étaient indispensables, et je ne pouvais réussir dans la carrière sans la connaissance approfondie des procédés de fabrication et de commerce des Anglais, nos maîtres en cette matière.

Je fus donc adressé, il y a cinq ans, par mon père, à l'un de ses correspondants, en Angleterre.

J'avais vingt ans, j'ignorais ce que c'est que la vie, quel est son but, et le moyen de le bien remplir. Enivré de ma nouvelle indépendance, je n'aspirais qu'à m'affranchir de la discipline du collège, dont je quittais les bancs. Je laissais à l'usage du monde le soin de m'apprendre à vivre ; je me confiais en cette pratique servile et inintelligente, qu'on appelle la *routine*, pour m'enseigner les secrets de l'art qu'on m'envoyait étudier.

Doué d'assez d'intelligence et de facilité naturelle pour satisfaire mon bienveillant patron, j'étais complètement livré à moi-même.

J'attendais avec impatience, après mon facile travail, les

heures de distraction. Je les prolongeais le plus possible et les trouvais plus douces en compagnie de quelques jeunes fous, empressés comme moi de gaspiller le temps si cher de la jeunesse. Le cercle et le théâtre absorbaient la plus grande partie de nos instants ; hors de là, il n'était même occupation assez futile, dissipation assez folle, pour nous donner à réfléchir avant de nous y jeter avec tout l'entraînement de jeunes fils de famille récemment émancipés.

Nous n'étions pourtant pas tous dans cette condition ; nous n'avions pas tous l'excuse de notre extrême jeunesse. L'un de ceux, par exemple, qui formaient ma société habituelle, était un homme de près de quarante ans. Une aventure singulière, par la bonne foi que j'y apportai, servira à te peindre et le caractère de lord Naughty et celui de la plupart de mes amis. Au sujet d'un incident des plus futiles, auprès d'une table de jeu, je crois, une querelle s'éleva entre lord Naughty et moi ; il s'en suivit de sa part une provocation.

Pour le coup, mes amis s'effrayèrent, et chacun me supplia de me dégager. Je restai inébranlable et, bien que je crusse que ma mort pouvait être la seule issue de la rencontre, j'acceptai les conséquences du duel... jusqu'au déjeuner. Tel fut en effet le résultat des intentions sanguinaires de lord Naughty. Il m'assura même qu'il n'avait jamais pensé avoir avec moi qu'une rencontre toute pacifique.

— Je serais désolé, me dit-il, en effet, de tordre le cou à un petit coq qui chante déjà si fort que vous. D'autre part, le plus maladroit peut tuer un homme. Cela s'est vu et je ne suis point curieux d'en faire l'expérience à mes dépens.

Je comptais donc tout simplement déjeuner avec vous et vos amis que je trouve fort aimables. Si, vous doutez de la pureté de mes intentions, demandez à Fowlleg depuis quand le repas est commandé. Maintenant, ne vous étonnez pas

que j'aie été terrible et implacable, que je vous aie dit qu'il y aurait du sang entre nous : j'ai absolument besoin, au moins chaque année, d'une petite rencontre de ce genre pour raviver mes amitiés et augmenter la longanimité de mes créanciers. Pour donner plus de sel à l'aventure et en faire les publicistes friands, j'ai toujours soin de choisir quelque circonstance particulière qui la rende piquante. Votre qualité de Français et votre jeunesse m'ont paru très convenables pour mon duel de cette année. Merci du service que vous m'avez rendu !

Cette rencontre fut le point de départ d'une grande *amitié* de lord Naughty pour moi, sentiment que corrobora la perte de quelques guinées abandonnées par moi de la meilleure grâce. Cette liaison agrandit le cercle de mes relations, sans en changer la nature. Le chiffre de mes ressources, l'occupation de la filature que je n'oubliai jamais complètement, furent les seules raisons que je sus écouter et qui m'empêchèrent de faire trop de folies.

Ainsi s'écoulèrent les quatre années que j'ai passées en Angleterre. Je n'insiste pas sur l'histoire de ce temps perdu dont tous les jours inutiles se succédèrent, sans m'apporter aucune science, aucune expérience, si ce n'est peut-être la lassitude d'une vie absurde, sentiment qui me préparait à devenir sage.

Quand je rentrai dans ma petite ville, j'y fus un peu reçu en enfant prodigue. Il ne fut guère bruit pendant un mois que de mon retour et des sottises dépenses que j'avais faites en Angleterre. Toutefois, comme on est juste dans ces petites villes que l'on dit si méchantes, l'opinion qui m'avait été fort défavorable fut moins d'un mois à changer sur mon compte.

Peut-être aussi un changement plus grand s'opérait-il en moi-même. La réprobation publique au sujet de ma naïve

dissipation m'avait d'abord beaucoup étonné. J'en cherchai la cause et je m'aperçus que je m'étais conduit comme un jeune fou, sans aucune idée de ma dignité personnelle et du prix de mon temps. Les reproches amicaux, les sages conseils de quelques amis de mon père m'ouvrirent les yeux davantage encore. Enfin, l'isolement dans lequel je me trouvais, outre qu'il me privait des sollicitations que j'avais rencontrées ailleurs, me poussa à chercher une distraction dans le travail, la seule chose peut-être dont je n'eusse pas abusé.

J'avais commencé presque dès mon arrivée à changer d'idées, peu à peu je modifiai complètement ma conduite. La curiosité publique me confinant chez mon père, je ne sortais plus guère de la filature que pour passer dans l'appartement qui m'avait été donné tout auprès. Ce petit logement se terminait par un pavillon élevé, sorte d'observatoire où je m'installai indifféremment, auquel je pris peu à peu un goût singulier. Je n'y eus d'abord que des pipes, et je fis dresser une étagère pour ma collection qui était riche de *souvenirs*. Bientôt, las de rêver sans plaisir à une existence qui n'avait rien encore présenté de saillant, de bon ni d'utile, ce que je comprenais mieux de jour en jour, j'éprouvai le besoin de prendre un livre, tandis que je fumais. La lecture, la lecture sérieuse dont je n'avais pas encore idée, me procura plus qu'une distraction : c'était une vraie jouissance. Sans doute, mon esprit était alors bien disposé, comme une terre à recevoir la semence en temps opportun. La semence fructifia. Bientôt, je couvris ma table de livres et je sentis l'absence et l'utilité d'une bibliothèque pour m'éviter l'encombrement.

On ne trouvait malheureusement que fort peu de place dans mon cabinet. L'ouvrier que j'avais appelé pour disposer le meuble devenu nécessaire, me proposa le sacrifice de mon ratelier à pipes... J'y consentis; il fut descellé. Debout sur mon balcon, je considérais cette curieuse collec-

tion, tandis que l'ouvrier installait ma bibliothèque. J'avais parmi ces légers et inutiles fourneaux, des souvenirs de tous mes amis d'Angleterre et notamment plusieurs présents bizarres de lord Naughty. Un sourire de dédain dut glisser sur mes lèvres, tandis que ma pensée me retraçait l'histoire de ces futiles reliques d'une vie dont je m'étais si complètement détaché... J'étendis la main qui les tenait, et après un instant d'hésitation, je les lâchai dans l'espace, en détournant la tête...

C'était une révolution dans ma vie, que cet acte si simple en apparence !

A dater de ce jour, je n'avais plus d'autre distraction dans mon pavillon que mes livres ; j'en lisais beaucoup relatifs à la profession que mon père voulait me voir embrasser, à ces grands sujets d'économie publique qui l'intéressent si directement. Peu à peu le cadre de mes études s'agrandit avec la nature de mes idées. J'appris à réfléchir après avoir lu. Souvent, le coude appuyé sur mon balcon, tenant à la main un livre à demi-fermé, je me surprénais à songer longuement à ce que j'y avais lu et bien au-delà. Rien ne féconde la pensée comme la pensée elle-même.

Assez souvent encore, peut-être par l'effet de la répulsion qu'a l'esprit pour une tension trop prolongée, j'abandonnais complètement le sujet développé par mon travail, et ma pensée capricieuse errait, à mon insu, sur toute autre chose. Jamais, pourtant, dans ces moments de rêverie, un sentiment de regret ou même de plaisir ne s'exhala des quatre années que j'avais passées à Londres et qui sont aujourd'hui à mes yeux comme un désert au souvenir du voyageur.

Cependant, jusque-là, ma vie n'avait eu non plus aucune portée sérieuse, pendant ce temps que l'on consacre à former l'esprit et le cœur sous la sévérité des premiers enseignements. C'était donc de l'avenir que je rêvais, et ces rêves, pour

être fort peu ambitieux, n'en étaient pas moins doux et agréables.

J'appelais l'instant où je serais à la tête de l'usine de mon père ; où, grâce à ce savoir professionnel que j'avais acquis presque malgré moi, en Angleterre, et que je développais aujourd'hui avec une activité pleine de repentir, je serais un manufacturier intelligent, estimé, précieux pour mon pays. J'aurais alors une place dans la société, une femme qui m'honorerait, et des enfants que je saurais élever à la sagesse.

C'est par de telles pensées que mon esprit, en quittant le travail, se mûrissait encore, et que j'élevais peu à peu la barrière de l'oubli entre ma vie passée et les principes de conduite que je me traçais dorénavant.

Il y avait environ quatre mois que j'étais métamorphosé, quand un beau jour que, du haut de mon balcon, les yeux fixés sur la campagne, je rêvais comme à mon ordinaire, j'aperçus au-dessous de moi une jeune fille qui m'observait avec une certaine curiosité. Devant mon pavillon et séparés de nos bâtiments par la rue, se trouvaient la maison et l'enclos d'un notaire, appelé M. Laval. C'est dans ce jardin que je vis la jeune fille. Elle paraissait âgée de dix-sept ans et plus faite que moi pour inspirer la curiosité et attirer les regards.

Je me rappelai que ma sœur avait été élevée avec la fille de M. Laval, que je m'étonnai de n'avoir point encore aperçue ni remarquée, et le jour même je m'informai près d'elle du nom de son amie :

— « Ne te rappelles-tu point qu'elle se nomme Marguerite ? » me dit ma sœur.

— Non, je l'avais oublié, si je l'ai su. C'est un joli nom. Est-elle aimable, cette demoiselle ?

— Certainement. Je ne peux pas dire autrement que tout

le monde et, d'ailleurs, c'est mon amie, répondit ma sœur.

En même temps, elle me jeta un regard indiscret et interrogateur, dont je compris fort bien l'intention, mais dont la curiosité fut certainement déçue. En effet, je venais de voir mademoiselle Laval pour la première fois, et de constater que j'avais une jolie voisine. Ce n'était là qu'un agrément de plus dans ma nouvelle résidence.

J'étais si peu porté à donner aucune suite à cette gracieuse découverte, et mon cœur était si loin de se vouer à la première femme, que je négligeai plusieurs occasions qui s'offrirent de me faire présenter à mademoiselle Laval ; insouciance rare peut-être en un jeune homme, dont le cœur est libre, mais qui s'expliquait chez moi par la passion dont je m'étais épris pour mon travail bien-aimé et ma précieuse solitude.

Deux ou trois fois, Rose, ma sœur, m'engagea à l'aller chercher auprès de son amie, avec qui elle devait passer la soirée, et je m'excusais de me refuser à ce petit devoir, en protestant de ma répugnance à sortir de chez moi, à nouer de nouvelles relations. M. Laval lui-même semblait jaloux d'amener un rapprochement que je fuyais. Il invita vers ce temps ma famille à un dîner et me fit l'honneur d'une visite personnelle. Je m'excusai sur un voyage que j'avais à faire pour les intérêts de notre maison et que j'eusse pu aisément différer, si j'avais été jaloux de connaître mademoiselle Laval.

Mon absence cadra à merveille avec la réunion de ma famille à celle du notaire, et je revins sans avoir songé seulement à ce plaisir, dont je m'étais si volontiers privé...

Toutefois, depuis le jour où j'avais vu mademoiselle Laval dans son jardin, je trouvais à mon balcon une distraction de plus. J'y venais rarement sans chercher des yeux ma jolie voisine, et bientôt sa vue devint pour moi, sinon un besoin, du moins une habitude. Je l'apercevais souvent derrière la

fenêtre fermée de son appartement, situé au-dessous et en face du mien. Là, semblable à une fleur prisonnière qui aspire l'air et le jour, le corps immobile, la tête penchée, elle tenait les yeux longuement fixés sur un point où je savais fort bien qu'il n'y avait rien à voir. D'autres fois, appuyée elle-même sur son balcon, la taille gracieusement pliée sur son bras, elle s'oubliait à rêver... sans doute, comme moi, de mariage.

Peu à peu, ma voisine attira de plus en plus mon attention. Je l'observais plus longuement, et je suivais avec intérêt tout ce que je pouvais apercevoir de son existence. Je ne tardai pas à soupçonner que cette gracieuse fille fût rêveuse outre mesure; et, pour qui se demande la cause de l'abstraction chez des esprits qui y sont si mal façonnés, la réponse n'est pas difficile. Je demeurai donc bientôt convaincu que mademoiselle Marguerite ne faisait point comme moi de vagues projets de mariage; que ses rêves étaient beaucoup plus précis, qu'en un mot elle aimait quelqu'un. Quel pouvait être l'heureux objet de ses préférences? Cela m'était tout d'abord indifférent.

Cette découverte, pourtant, qui se confirma peu à peu par l'observation de mille détails, m'intéressa beaucoup à l'amie de ma sœur. Eh! qui n'est un peu curieux? Je te dirai franchement, mon cher ami, que je passai de longues heures à chercher, de ma fenêtre, une autre personne que mademoiselle Laval, savoir celui qu'elle honorait de ses sympathies. Il me semblait impossible qu'une jeune fille de dix-sept ans, laissât parler son cœur pour quelqu'un qu'elle ne rencontrât pas fréquemment, qu'elle n'eût pas, pour ainsi dire, sous la main. Je cherchais donc à voir quelque jeune fat se glisser chez M. Laval, avec un acte à la main pour colorer sa présence, en brossant son chapeau, en vérifiant son coup de peigne et son nœud de cravate, comme fait enfin un homme qui éprouve le besoin d'être beau. J'épiaï toutes les relations

de la famille du notaire... mais, à mon grand regret, je ne trouvai personne qui pût éveiller mes soupçons.

Il m'arrivait très-souvent d'ouvrir ma fenêtre et de m'avancer sur mon balcon. Mon premier soin était toujours de chercher ma jolie voisine, dans l'appartement en face ou dans son jardin. Si je ne la voyais point, je n'en éprouvais ni contrariété, ni désappointement. Sans y songer davantage, j'ouvrais un livre ; bientôt, selon mon habitude, je le fermais après avoir lu quelques pages, et je songeais, en promenant, sans intention, mes regards sur la campagne qui s'étendait devant moi, au-delà du toit de M. Laval. Le plus souvent, je restais longtemps dans cette espèce de contemplation. Il m'arriva plusieurs fois, quand je revenais à moi et cessais de regarder sans but à l'horizon, de rencontrer les yeux de mademoiselle Marguerite, qui, appuyée sur son balcon, m'observait... depuis longtemps peut-être. Elle détournait alors ses regards avec un embarras trop naturel pour que j'en fusse étonné ; mais elle les reportait sur moi après un instant avec une persistance qui me donnait à penser qu'elle guettait de nouveau une absence de mon esprit.

Le plus souvent alors je quittais brusquement mon balcon et me remettais au travail. Mais à peine tenais-je la plume, que je la posais sans l'avoir mouillée. Si je prenais un livre, je l'ouvrais à l'envers ou ne savais qu'y chercher. J'étais vraiment absorbé!... Alors, je me mettais à regarder, muet et songeur, quelque point sans intérêt qui tombait sous mes yeux ; ou bien je me levais, j'errais par ma chambre en sifflant entre mes dents... Je m'arrêtais, je frappais du pied, je m'interrompais par quelques propos entrecoupés, tels que :

« C'est qu'elle est charmante!... Heureux celui qu'elle aime!... Elle aime assurément quelqu'un! »

Je courais à mon balcon... elle avait disparu !

Bientôt l'esprit me revenait et je me remettais au travail

sans distraction. Le soir, quelque occasion se présentait pour moi d'aller chez M. Laval. Je la rejetais comme la veille.

Ces petites scènes se renouvelèrent fréquemment et prirent assez d'importance dans mon temps si bien occupé, pour éveiller mes réflexions.

D'après le trouble momentané que ces furtives rencontres de regards jetaient dans mon intelligence, j'étais bien autorisé à me demander quel en était l'effet sur mon aimable voisine, tout en me reprochant de prendre à elle plus d'intérêt qu'il n'était raisonnable. A cette question, un affreux soupçon traversa mon esprit. J'osai croire que j'étais celui même que, de ma fenêtre, j'avais guetté aux pieds de mademoiselle Marguerite, et que, pour cette raison, je n'avais pu y voir.

Je me reprochai cette idée comme une inspiration de ma fatuité ; mais les regards n'ont-ils pas leur éloquence ?

Ce jour là, j'attendis mademoiselle Laval avec une véritable impatience, et je l'embarrassai plusieurs fois par l'insistance avec laquelle j'épiaï ses regards et suivis ses yeux. Mon *affreux soupçon* prit un corps et se confirma.

Je ne sais pourquoi cette découverte ne me fit éprouver aucun plaisir. Cela est plus difficile à expliquer que le peu d'empressement que j'avais mis à rechercher mademoiselle Laval. N'aurais-je pas dû m'estimer heureux d'avoir gagné, même à mon insu, les sympathies d'une jeune personne, sur le caractère de laquelle j'avais autant de garanties ?

Il n'en fut rien cependant. Je restai, à peu de chose près, indifférent ; je me flattai presque de m'être trompé. J'aurais même voulu acquérir quelque preuve de mon erreur.

Singulière hésitation du cœur à se prononcer !

J'eus un moment la pensée d'interroger Rose sur les secrets de son amie. Je la rejetai aussitôt, tout honteux à l'idée même de tels moyens pour en venir à un but indéfini, que je ne comprenais pas.

Un incident, qui se produisit à quelques jours de là, chassa tous les doutes de mon esprit, sans fixer pourtant encore mes sentiments.

Un matin, j'étais à ma fenêtre, et mademoiselle Marguerite arrivait à son balcon, quand j'aperçus ma sœur qui, du côté opposé de la rue, et par conséquent sans que son amie pût la voir, me souhaitais le bonjour d'un signe de tête. J'y répondis par un sourire aussi gracieux qu'il me fût possible et que j'accompagnai d'un geste affectueux de la main. Aussitôt, je vis mademoiselle Laval, honteuse et rougissante, se retirer en m'adressant un regard de reproche.

Une telle erreur de la part de cette belle jeune fille m'émut profondément.

Un autre sentiment que la curiosité dirigeait donc évidemment ses regards sur mon asile de travail. J'en avais maintenant une preuve éclatante. Si elle n'eût été prévenue, comment lui eût-il semblé possible, qu'après l'avoir vue trois mois comme une inconnue, je me départisse subitement de mon indifférence et pusse manquer à la réserve dont elle semblait me donner une muette mais touchante leçon ? Sa rougeur, son embarras, le charme de ses yeux pleins de larmes, sa fuite précipitée qui ne lui avait point permis de voir rentrer ma sœur, tous ces signes étaient pleins d'une éloquence devant laquelle je ne pouvais plus douter.

J'étais aimé ! je me voyais accorder ce que je n'avais point sollicité, ce dont bien d'autres peut-être eussent été jaloux. Mes sentiments ne changeaient point cependant et je n'éprouvais qu'un grand embarras. Je me sentais confus de la méprise de mademoiselle Laval, et ne savais guère quelle conduite tenir dorénavant à son égard.

Devais-je me rapprocher d'elle maintenant pour lui expliquer ce qui l'avait trompée ? Rien n'était plus simple et plus facile, à la vérité. Mais devant cette démarche, je reculai.

Pouvais-je briguer la société de cette jeune fille pour lui dire ou lui faire comprendre que je ne l'aimais pas ; qu'elle avait imaginé ce qu'elle espérait, en croyant si facilement au brusque aveu d'une tendresse qu'elle seule éprouvait ? Fallait-il, au contraire, loin de la détromper, cultiver son erreur, et lui donner de nouvelles preuves d'un amour imaginaire ? De telles questions étaient toutes résolues par la plus élémentaire délicatesse.

Je pris le parti de n'attacher aucune importance envers mademoiselle Marguerite à sa tendre méprise, de continuer à la voir de loin et indifféremment comme par le passé. Une telle conduite ne pourrait manquer de l'étonner d'abord, mais de lui être expliquée ensuite par la réflexion. Je persistai donc sans affectation, sans empressement, à faire usage de mon balcon... Mais je ne revis plus mademoiselle Laval ! En vain la cherchai - je des yeux dans son jardin et la petite partie de son appartement où mon regard pouvait pénétrer !

J'en fus d'abord étonné, puis désappointé, enfin tout à fait chagrin.

Mademoiselle Marguerite se regardait donc comme offensée par moi ! Et qu'y avait-il de plus éloigné de ma pensée qu'une semblable intention ? J'étais vivement peiné du chagrin qu'involontairement j'avais dû lui causer. D'autre part, sa vue était devenue comme le soleil de mon horizon. J'en sentais le prix avec la privation. Je m'étais cru indifférent ; il me sembla découvrir que je ne l'étais point. Pour peu qu'on prolongeât envers moi ce système de froideur et d'absence, j'allais m'avouer peut-être aussi passionné que mademoiselle Marguerite, si tendrement aveuglée par l'amour.

Je fus pendant un mois environ en proie à un sentiment dont l'impatience, la compassion, le dépit formaient les nuances. Je ne connaissais pas l'amour, mais il me semblait pouvoir affirmer que je n'en éprouvais pas encore. Je présa-

geais toutefois que ce sentiment si délicatement provoqué, ne tarderait pas à se faire jour, et mademoiselle Marguerite avait pris vraiment le meilleur moyen de me faire sortir de chez moi.

Une telle démarche, pourtant, ne pouvant plus être de ma part qu'un hommage, j'avais, avant de la faire, à mûrement réfléchi, puisque j'en avais et le temps et la force.

Je m'étais même fixé pour cette tâche délicate un certain délai. Cela te fera rire; mais on n'est jamais trop méthodique. Le délai était sur le point d'expirer; je n'avais rien observé de décisif, rien résolu, lorsque je reçus la visite d'un ancien camarade, dont, comme moi sans doute, tu auras gardé un très-bon souvenir. C'est Julien Leroy, fils d'un juge de Besançon.

Il m'aborda avec cette franche aménité que tu lui connais; nous nous embrassâmes cordialement. Il ne savait mon retour que depuis un mois, et il avait dérobé à sa famille, pour venir me voir, le premier jour de liberté. Il me pressa de questions sur ce que j'avais vu et fait à Londres. Je lui fis en quelques mots, comme à toi-même, le résumé du temps que j'ai passé hors de France, et je l'initiai avec plus de contentement à la vie laborieuse, exclusive, que je m'étais faite à mon retour.

— Tu as tort, me dit-il. Tu t'égares encore, quoique d'une façon bien moins grave. Il ne faut pas se donner à un travail trop absorbant, même quand on a du temps perdu à regagner. Rappelle-toi ce vieil adage, dont nous faisons tant de cas au collège : *non semper tenditur arcus*. Qu'il soit de Socrate comme le prétend Erasme, ou de tout autre, il n'en est pas moins sage. Pourquoi ne vas-tu pas dans la société de ta ville qu'on dit agréable? Pourquoi n'as-tu pas un cheval, une paire de chiens, avec lesquels tu courrais la campagne; ce qui laisserait ton corps à son tour, reposerait ton esprit,

lui donnerait une nouvelle force, de la souplesse et de la fraîcheur ?

« Tu as un fort beau site là, devant toi. Comment n'as-tu jamais eu la pensée d'aller boire du lait dans ces petites fermes couchées au pied des coteaux que longe le Doubs, de gravir la colline elle-même et d'aller courir dans les vieux murs du château qui la couronne ?

« Mais peut-être que tu n'as jamais visité un château ruiné, jamais gravi une montagne quelconque pour admirer la plaine alentour, semée de bois, coupée de rivières étincelantes ? Jamais, peut-être, le front baigné de sueur, après avoir erré dans la campagne, tu n'es entré chez une pauvre fermière pour lui demander quelque rustique breuvage ? Je gagerais que tu n'as point vu de ces intérieurs simples, où la vaisselle d'étain brille sur un dressoir de chêne vermoulu, où un rideau de serge écarlate ferme le sanctuaire de l'asile champêtre, où une poignée d'enfants demi-nus, frais comme des chérubins, se roule sur le sol, formé de vieilles dalles disjointes, qui seules savent les secrets domestiques des temps passés...

« Oh ! mon ami, tu n'aimes pas la campagne !

« C'est là que l'air est plus léger, plus frais, la vie douce, heureuse !... C'est tout au moins une distraction pour le citadin et un changement de vie qui rompt avec la monotonie de ses occupations. Moi, j'ai la passion de la campagne ; je l'adore, je ne suis heureux que là !... Eh bien ! que dis-tu ? Tu ne me réponds rien ?...

— Je l'écoute, mon cher Julien. Tu as plus que de la passion : tu es un apôtre.

« Tu exagères sans doute, et je n'éprouverais point ce que tu sens. Je ne trouve rien à te répondre. Je suis, comme tu dis, un véritable citadin. Tu me parles de chaumières, de montagnes, de châteaux ruinés. Où aurais-je vu toutes ces

choses? Je crois bien que je n'ai jamais voyagé, bien que j'aie été en Angleterre. Encore moins me suis-je jamais promené, autrement que sur le pavé d'une ville plus ou moins grande, causant d'une manière plus ou moins futile, avec quelque compagnon incapable de me rien apprendre ou suggérer de sage. Ah! tu n'es pas ainsi, toi! Si je t'avais eu à Londres, je crois bien que je serais un tout autre homme. J'ai presque envie de me convertir à ta philosophie passionnée. Il me semble qu'elle peut avoir des douceurs. En tout cas, le feu avec lequel tu la professes, la recommande à l'expérimentation.

— Oui, Ennius a du bon : *erit quod tollere velles!*... Tu es aussi méchant qu'Horace, ou plutôt tu es comme tout le monde! dit Julien d'un ton mélancolique et découragé.

— Comment! mon ami, t'aurais-je fâché? m'écriai-je vivement. Tu te trompes assurément sur mes intentions. Parle; que veux-tu faire de moi? Je sens que tu es de beaucoup le plus sage de nous deux : je m'abandonne à ta direction.

— Merci, Edouard, répondit-il. J'accepte et voici nos conditions. Je t'emmène. Tu viendras passer une journée avec moi, à Besançon; pas davantage, si tu ne peux me donner plus. Ce temps me suffira pour connaître si je puis faire en toi l'acquisition d'un ami précieux. Dans tous les cas, pour la nouveauté et la distraction du petit voyage que je te ferai faire, tu me pardonneras certainement de t'avoir ravi vingt-quatre heures à tes études.

« Oublie le moment d'humeur que je viens de te montrer. Je suis loin d'avoir bon caractère, mon pauvre Edouard, et certains chagrins que je te conterai sans doute, ont laissé chez moi un fond d'aigreur que renue la plus légère contrariété et qui se déverse injustement sur ceux qui m'approchent. »

Félicien RAYMOND.

(La suite prochainement).